

AVENUE DE
L'HIPPODROME

Marie-José Boulade Ducatez

Avenue de l'hippodrome

Récit

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact:
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persée.fr

*À mes parents et
à ma petite Jeanne.*

*À la mémoire de Yann (1975-2017),
héritier de cette histoire.*

*« Je n'étais plus dans le monde des enfants
mais je pesais mon poids sur la terre et
le ciel ne me laissait plus flotter comme un
duvet léger du buisson maternel, mais il
pesait sur moi déjà de tout son poids
pour me forcer au chemin. »*

Jean Giono
(Jean le bleu)

Je reclaque la portière. Pour la deuxième fois consécutive, ma mère m'envoie vérifier si la porte est bien fermée. Du temps de mon grand-père, il était rare de laisser la maison sans âme. Épiciers de son état, ils quittaient rarement son commerce et ses clients et, s'il le faisait, c'était pour quelques heures ou la journée tout au plus. Maman n'est toujours pas habituée au changement induit par son décès, et le départ n'en finit pas. Après quelques kilomètres, c'est mon père qu'elle interroge : « La porte est-elle bien fermée ? » Rassurée par un « Mais oui ! » quelque peu agacé, le voyage peut commencer.

Je m'installe sur la banquette arrière en prenant mes aises, mais sans empiéter sur le territoire de mon frère qui pourrait s'en offusquer. Je respire un grand coup et je savoure ce moment : l'annonce de la destination et la durée du séjour m'ont mise dans un état d'exaltation que je peux difficilement contenir.

Les derniers puits d'extraction, les derniers terrils défilent avec leurs cités minières bien regroupées autour de leur église et de leur école. Au-delà de Bruay, le paysage change et confère déjà à la scène un petit air de vacances. La campagne s'étire au loin avec ses bosses, ses bosquets, ses prairies grasses et ses hameaux endormis. Je regarde, admirative, ce tableau familier à la fois sobre et reposant.

Bientôt, Saint-Pol-sur-Ternoise nous accueille avec les premiers ralentissements et les premiers embouteillages. J'observe, amusée, les trottoirs étroits où il semble difficile de se croiser, les boutiques en enfilade, dont certaines affichent déjà avec seaux, pelles et bouées, la proximité de la côte. J'aime regarder, par-dessus tout, l'activité fébrile du marché, ses étals colorés et le campanile blanc de la toute nouvelle église. Nous laissons la grande passerelle aux lignes inattendues et nous retrouvons la campagne douce, changeante sous le ciel incertain, les longues maisons basses et blanches, les toits rougis par la tuile. Comme d'habitude, le ronflement continu du moteur se charge de me faire somnoler. C'est alors que mon frère me secoue énergiquement pour me signaler qu'il a un besoin pressant. Prévenu à chaque fois de bien prendre ses précautions, il n'en mène pas large et il compte sur moi pour faire passer le message : « Il faut qu'on s'arrête ! » Mes parents, habitués aux appels d'urgence de mon frère qui, je l'avoue,

en sont quelquefois de véritables, procèdent à l'interrogatoire habituel : « Peut-il attendre encore un peu ? Peut-on faire la dizaine de kilomètres qui nous sépare d'Hesdin ou faut-il s'arrêter sur-le-champ ? » Mon frère pense qu'il pourra tenir. Secrètement, je sais que cet appel arrange bien mon père : il a certainement envie de faire une petite pause à Marconnelle, petit village juste après Hesdin. Quel que soit l'itinéraire que nous empruntons dans la région, Papa a la manie de faire une halte dans un café de son choix, toujours le même, où il se lie d'amitié avec le ou la tenancière. Pour obtenir gain de cause, il doit souvent batailler avec Maman qui trouve ridicule le besoin de s'arrêter sur des distances aussi courtes. Cette fois-ci, l'occasion lui est offerte.

La traversée d'Hesdin en cette période de grandes vacances n'est pas une petite affaire. Il faut patienter, mais on sait faire. De toute façon, on n'a pas le choix ! Le contournement des villes n'est pas encore à l'ordre du jour, et c'est tant mieux ! Alors, le cerveau imprime une nouvelle fois, au passage, l'image du bel Hôtel de Ville et de l'église Notre-Dame. Il me tarde toujours d'être à Hesdin, car je sais qu'à partir de là, il faut faire avec une nouvelle compagne de route : la Canche, facétieuse, qui joue à cache-cache avec nous ! Bonne compagne, elle s'amuse, prend ses distances, disparaît, passe sous des ponts improbables, enfle, s'insinue dans les bois et les prés et jamais ne nous quitte !

Marconnelle ! Enfin ! Mon frère, silencieux et penaud depuis son appel au secours, a bien tenu le coup. Nous descendons tous de la voiture un peu groggy par les kilomètres. Mon père s'étire un instant et, particulièrement content de satisfaire son habitude, hâte le pas vers le cabaret. Nous le suivons. La pièce est spacieuse, bien meublée, et une vieille dame dans un grand châle nous accueille chaleureusement. L'étonnement est toujours le même lorsque j'entre dans cet espace où lieux de vie privée et publique semblent se confondre. Des vieux pots et ustensiles de cuisine que j'aperçois sur une table me laissent supposer que la tenancière vit dans cette pièce et la bonne odeur du frichti sur le fourneau vient confirmer cette hypothèse. Le fait-elle pour des raisons d'ordre pratique ? Manque-t-elle de place ? Ou est-ce un moyen pour elle de se sentir moins seule ? La simple idée de la savoir ainsi exposée continuellement me fait frissonner. Même pas un petit coin à elle ! Après la commande, j'emmène mon petit frère se soulager et nous traversons une salle immense, nue, vide, glacée, d'une infinie tristesse, témoin d'un autre temps où filles et gars se retrouvaient au bal pour danser. Mes parents échangent avec la gardienne des lieux qui sait notre destination. Très affable, elle nous souhaite une bonne route et un bon séjour.

La Canche est bien au rendez-vous et je découvre avec plaisir son petit jeu que je connais par cœur. Nous

avons fait plus de la moitié de la route et je m'étonne que mon père n'ait encore fait la moindre allusion à la bataille d'Azincourt, non loin du lieu près duquel nous passons. « Non, mais vraiment ! Les Français plus nombreux et incapables de résister aux archers anglais. On aura tout vu ! » La tirade attendue, mais non prononcée, me fait sourire. En nous rapprochant peu à peu de la côte, le ciel se dégage, s'illumine et les dernières averses du matin font briller les toits et l'herbe des prairies. Le vent soudain plus actif, vraisemblablement sous l'effet de la marée, chasse les derniers nuages et promet une belle journée de fin d'été. Par la magie du soleil et de la pluie, les arbres se parent de milliers de gouttes de cristal étincelantes. De loin en loin, nous apercevons, au bord de l'eau dans des prairies, des caravanes et des enfants qui s'ébattent. Moins visibles depuis l'habitable, mais néanmoins présents, des pêcheurs, canne en mains, attendent et attendent encore ! Montreuil n'est plus très loin, Montreuil autrefois port maritime de grande importance et définitivement ensablé. Peu avant l'intersection qui permet de monter dans la ville haute, Papa nous demande si nous voulons revoir les remparts. Curieux de tout, insatiable, il est prêt à tous les détours, toutes les escapades. Maman lui rappelle avec raison que c'est impossible. Il est tard et nous sommes attendus.

Nous approchons du but et comme toujours en pareil cas, l'excitation est à son comble et les derniers kilomètres paraissent interminables. Nous arrivons enfin à Étapes-sur-Mer, ultime agglomération avant notre destination finale. C'est marée haute et l'estuaire de la Canche se présente sous son plus beau jour : les barques de pêche fraîchement amarrées dansent sous la brise légère. Une fois de plus, j'admire le pont rose, posé sur l'estuaire dans son ampleur majestueuse. Les mouettes, attirées par les restes de poissons éviscérés, affluent par vagues successives et ce sont alors des prises de bec et des piailllements ininterrompus. Comme j'aime ces cris ! Maman a l'intention d'acheter un bouquet chez le fleuriste habituel. Ce petit arrêt près du quai me donne envie de sortir et de respirer à pleins poumons l'odeur puissante de la marée : un avant-goût exquis des vacances !

L'achat accompli, nous empruntons la dernière ligne droite. Déjà l'aérodrome se profile à l'horizon. Des appareils de la compagnie « Air Transport », témoins d'une activité intense, attendent sur le tarmac tandis que l'un d'eux fait chauffer les moteurs sur la piste d'envol. Au fur et à mesure que nous avançons, les bas-côtés de la route se couvrent d'une pinède un peu éparse et rabougrie. Les premières villas apparaissent alors que la forêt s'intensifie et se redresse. Nous nous trouvons dans une espèce de « *no man's land* » ou plutôt sas de

sécurité, comme s'il fallait impérativement habituer l'œil à l'inattendu, à l'incroyable, à l'inconcevable ! Le panneau apparaît enfin : « *Le Touquet-Paris-Plage* ». Les dernières centaines de mètres, parcourues dans une débauche de parterres de fleurs, nous conduisent au premier rond-point, espace grandiose qui confond plus d'un conducteur non averti.

Papa, impérial dans sa 4L, poursuit tout droit, ralentit, et se gare au numéro 1. Nous sommes bel et bien arrivés avenue de l'Hippodrome.